

Quentin Tarantino Once Upon A Time... in Hollywood 2019



♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles



Célia Sauvage

Au début de l'année 1969, le destin de trois personnages se croise sur les collines d'Hollywood. Rick Dalton (Leonardo DiCaprio), acteur *has-been* alcoolique, souffre d'une crise existentielle. Il doit se satisfaire de rôles de méchants dans des séries télévisées mineures ou s'expatrier en Italie pour tourner des westerns spaghetti. Rick ne se déplace jamais sans sa doublure, cascadeur fidèle, Cliff Booth (Brad Pitt), également paria des plateaux de tournage à cause de sa mauvaise réputation. Il joue le rôle de l'homme à tout faire de Rick, et rentre le soir retrouver son chien dans sa caravane miteuse. Rick est le voisin de Sharon Tate, jeune actrice et épouse enceinte du cinéaste polonais Roman Polanski (qui fait une apparition furtive en Rolls Royce et chemise à jabot tel un prince), deux figures en vogue à Hollywood. Sharon Tate (Margot Robbie) s'ennuie, invite des amis chez elle, et se rend dans un cinéma incognito pour regarder sa propre performance sur grand écran. Rick et Cliff sont des personnages fictifs. Sharon Tate est connue pour son sort tragique la nuit du 9 août, sauvagement assassinée par trois membres du gang du gourou Charles Manson. Mais le film se permet de modifier ce destin. [La fin du film sera divulguée à des fins de compréhension.]

Once Upon A Time... in Hollywood est le neuvième et autoproclamé avant-dernier film de Quentin Tarantino. Son accueil ambivalent au Festival de Cannes en mai dernier est symptomatique de la réception de plus en plus contrastée de son cinéma : six minutes d'ovation et une première polémique face à une journaliste du *New York Times* en projection presse. Farah Nayeri interroge le réalisateur à propos de l'absence de dialogues de l'actrice principale : « Margot Robbie est une comédienne de grand talent, mais vous ne lui avez pas donné beaucoup de répliques dans le film, j'imagine que c'est un choix délibéré de votre part et je me demandais pourquoi nous ne l'entendons pas plus. » « Je rejette votre hypothèse », lui répond Tarantino. S'en suit un silence dans la

salle. Margot Robbie finit par défendre son personnage : « Je pense que les moments où je suis à l'écran donnent l'occasion d'honorer Sharon [...]. Pour montrer ses merveilleuses facettes, il n'était pas nécessaire de parler. J'ai l'impression d'avoir eu énormément de temps pour explorer son personnage sans dialogue, ce qui est intéressant. J'ai rarement l'opportunité de passer tant de temps dans la peau de mon personnage.¹ » Personne n'ose affronter Tarantino et le journaliste suivant change de sujet.

L'autorité arrogante de Tarantino est rarement mise en question par la critique française. À mes yeux il est pourtant loin d'être le meilleur formellement. Il souffre de sérieux problèmes de montage (incessants flashbacks qui cassent le rythme, usage paresseux de la voix-off). Le scénario n'a aucune épaisseur (documentation expéditive sur le contexte historique et l'affaire Sharon Tate/Charles Manson). Le titre annonce une réflexion sur Hollywood, mais Tarantino n'a rien à dire sur le cinéma à part recycler un fétichisme cinéophile qui s'essouffle, loin du panache de ses premiers films. Il s'offre le luxe d'avoir deux des plus grandes stars hollywoodiennes actuelles (DiCaprio et Pitt) et ne saisit pas l'occasion d'interroger leur carrière, leur persona, de leur écrire de vrais rôles consistants. Mais sans surprise, les journalistes français s'enthousiasment encore presque unanimement sur ce dernier opus et le public rit dans la salle sans s'interroger sur ces images. *Libération* juge que « Tarantino semble avoir grandi ». *Le Monde* célèbre « le chef-d'œuvre de son auteur, [...] parce que l'on devine qu'à cette construction symbolique se mêle une série de sentiments personnels où Tarantino se dévoilerait lui-même intimement ». Étonnamment les *Cahiers du cinéma* ne défend pas le cinéaste contrairement à son habitude : « Que Tarantino imagine ses ringards cools sauver son monde fantasmagorique, soit, mais qu'ils apparaissent comme le sauver du cinéma américain alors qu'il a de moins en moins à en dire nous laisse plus que perplexes. »

1 <https://www.gqmagazine.fr/pop-culture/article/quentin-tarantino-recadre-sechement-une-journaliste>



On peut également lire sur internet « un film hors-norme » (*Transfuge*), « l'un des films les plus accomplis et émouvants de Tarantino » (*Critikat.com*), « jamais le cinéma de Tarantino n'était apparu si ouvertement bouleversant » (*CinémaTeaser*).



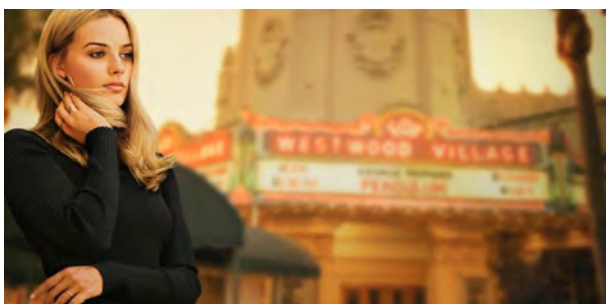
Je me suis déjà interrogée à ce propos : « critiquer Quentin Tarantino est-il raisonnable² » ? La réponse reste oui. *Once Upon A Time...* n'est pas qu'un simple objet de fétichisme cinéphilique qui évoque le passé d'Hollywood, mais d'abord un film qui trahit le rapport qu'entretient Tarantino avec le climat actuel de l'industrie cinématographique et questionne les modes de réception des films contemporains. Pour le comprendre, il faut prendre en compte les trois polémiques qui entourent le film : l'absence de dialogue du personnage incarné par Margot Robbie ; la représentation raciste de Bruce Lee ; et enfin, la « réécriture » du meurtre de Sharon Tate.



IL ÉTAIT UNE FOIS LE RETOUR DU SEXISME



Dès la projection presse du film au Festival de Cannes en mai dernier, la représentation des personnages féminins chez Tarantino interroge la critique, notamment américaine³. On retrouve dans *Once Upon A Time...* le fétichisme des pieds, marque de fabrique du cinéaste : pieds nus sur des sièges de cinéma, pieds nus écrasés contre la vitre d'une voiture, pieds nus devant la télévision, etc.



À l'inverse, la caméra insiste par deux fois sur les mocassins de Brad Pitt. Tarantino ose même filmer une des « Manson girls » par un mouvement descendant, de la tête aux pieds et insiste grossièrement sur le postérieur de



2 Célia Sauvage, Critiquer Quentin Tarantino est-il raisonnable ? Vrin, 2013

3 <https://www.hollywoodreporter.com/heat-vision/once-a-time-hollywood-quentin-tarantinos-violence-women-problem-1227406> ; <https://voxatl.org/1875-2/> ; <https://www.buzzfeednews.com/article/alisonwillmore/quentin-tarantino-women-margot-robbie-once-upon-time> ; <https://time.com/5645347/quentin-tarantino-women-dialogue/>

l'actrice en mini-short. Lorsque Cliff se dénude le torse en haut du toit de Rick, il laisse apparaître des cicatrices. Le torse « viril » de Brad Pitt est à son tour l'objet d'un regard fétichiste. Mais il porte la trace d'une histoire, il construit le personnage et sa virilité. À l'inverse, les plans répétitifs sur les corps fétichisés des adolescentes (à peine pubères) du clan Manson expriment un regard masculin (*male gaze*) sans aucune justification narrative.

Le personnage de Cliff est d'ailleurs problématique. La rumeur court qu'il aurait assassiné sa femme – ce qui lui vaut d'être persona non grata sur les plateaux de tournage. Le féminicide n'est jamais confirmé par Cliff ou Rick. Il est même un ressort comique. Lors d'un flashback, on voit Cliff sur un bateau avec sa femme qui le harcèle et l'engueule. Avec flegme, Rick se tourne vers elle avec un fusil-harpon. La suite est hors-champ – mais on peut la deviner. La scène est accueillie par les rires de la salle. Cliff n'est jamais présenté comme un personnage antipathique malgré cette rumeur, mais comme le héros le plus « cool » du film alors que Rick perd régulièrement ses moyens, notamment à cause de son alcoolisme.

Au cours d'une autre scène, Cliff accepte de prendre en auto-stop une jeune femme qu'il croise à plusieurs reprises dans les rues de Los Angeles. Pour le remercier, Pussycat (Margaret Qualley), qui se révélera être une « Manson girl », lui propose une fellation. Cliff refuse car elle n'a pas dix-huit ans. La comparaison des deux scènes est symptomatique de la démarche du cinéaste.

Tarantino croit peut-être faire de Cliff un personnage vertueux qui respecte la loi et le consentement de ses partenaires dans une perspective post #MeToo⁴. Mais il s'amuse des rumeurs autour de Cliff, du féminicide et de la violence conjugale.

De la même façon, Tarantino défend sa vision

de Sharon Tate en projection presse contre l'image de victime qui lui est d'ordinaire associée. Le film montre un personnage souriant sans malice, qui passe du bon temps avec ses ami.es, écoute de la musique, s'amuse, danse. Cependant on peut légitimement regretter que Sharon Tate soit réduite à un corps spectacle. À plusieurs reprises dans le film, le spectateur apprend même des informations sur la jeune actrice, non de sa bouche, mais par une voix-off masculine. Au cours de la séquence dans la Playboy Mansion, Steve McQueen (Damian Lewis) s'adresse à une inconnue et décrit le « ménage à trois » de Sharon Tate avec Jay Sebring, son ex-amant, et Roman Polanski. Ce point de vue extérieur sur le personnage ne permet jamais d'exprimer sa subjectivité. Sharon Tate n'est certes pas une victime, mais elle est dans le film de Tarantino un personnage vide, réduit à un objet du regard masculin. Les affiches promotionnelles la valorisent pourtant comme le troisième personnage central du film.

Divulguons à présent la fin du film : Sharon Tate n'est pas assassinée par les membres du gang mené par le gourou Charles Manson. Les trois tueurs s'arrêtent d'abord chez son voisin, Rick, et se font massacrer par l'acteur et sa doublure. Sharon Tate est sauvée et la tragédie annoncée n'aura pas lieu. Après le massacre, elle invite l'acteur has-been par l'interphone à prendre un verre. Rick réalise le rêve qu'il exprimait au début du film de rencontrer le couple Tate-Polanski dans l'espoir d'obtenir un rôle.

C'est un autre personnage féminin qui alimente l'égo d'acteur de Rick. Une jeune actrice caricaturalement précoce de huit ans, le rassure lorsqu'il lui confie son sentiment d'échec. Après la scène où il livre un long monologue, elle félicite même Rick de ce qu'elle qualifie être « la meilleure performance qu'elle ait vue », bien qu'il l'ait violemment jetée par terre, quelques secondes plus tôt, en improvisant, salué par le réalisateur de la série télévisée. Le talent justifie la violence. Les personnages féminins

4 Les plaintes pour viol et harcèlement sexuel contre son ancien producteur, intime de Tarantino, Harvey Weinstein, sont à l'origine du mouvement #MeToo. Le cinéaste a tardivement exprimé ses regrets à son sujet et son erreur à ne pas avoir dénoncé plus tôt les agissements du producteur dont il avait ouï dire les agissements sans en être le témoin direct.



n'ont finalement pour fonction que de mettre en valeur le talent des personnages masculins. Tarantino se focalise sur la psychologie d'hommes middle age, et offre comme unique personnage féminin « intelligent » une enfant de huit ans...



IL ÉTAIT UNE FOIS LE RETOUR DU RACISME

Au cours d'un flashback, le spectateur découvre la rencontre (imaginaire) entre Cliff et Bruce Lee, alors en tournage pour la série télévisée, *Le Frelon vert* (*The Green Hornet*, ABC, 1966-1967). L'acteur sino-américain, légende des arts martiaux, se moque du jeu de Cassius Clay et se vante auprès de l'équipe de tournage d'être plus fort que le boxeur afro-américain. Cliff lui rit au nez. Les deux hommes décident finalement de s'affronter en trois rounds car « personne ne démonte Bruce Lee ». Il suffit d'un round pour que Cliff propulse Bruce Lee contre une voiture dont la tôle sera sévèrement enfoncée. Le responsable des doublures intervient et expulse Cliff. L'arrogance de Bruce Lee, son accent caricatural, ses cris parodiques provoquent des rires dans la salle.



Cette courte scène a provoqué la colère de la fille de Bruce Lee et de son ancien partenaire d'entraînement. Ils accusent le film de racisme⁵, comme celui dont Bruce Lee a été victime à Hollywood⁶. Si un tel combat avait réellement eu lieu en 1969, l'humiliation d'un Sino-Américain par un Américain blanc, il aurait été interprété comme une revanche contre la guerre du Vietnam, contexte que le film laisse hors-champ. Brad Pitt et le coordinateur des cascades racontent en interview avoir insisté auprès de Tarantino pour rac-



5 <https://variety.com/2019/film/features/bruce-lee-once-upon-a-time-in-hollywood-dan-inosanto-1203287237/maz/> ; <https://www.thewrap.com/bruce-lee-daughter-mockery-once-upon-a-time-in-hollywood-shannon-lee/>

6 <https://www.vulture.com/2019/08/on-bruce-lees-character-in-once-upon-a-time-in-hollywood.html>

courcir la scène⁷. Cliff devait initialement gagner le combat au bout des trois rounds. En l'interrompant, le film semble vouloir ménager la réputation de Bruce Lee, mais il invisibilise les difficultés qu'a rencontrées l'acteur à Hollywood pour crédibiliser les arts martiaux. L'acteur a dû lui-même accepter d'être un ressort comique des films américains. Bruce Lee joue, fait semblant. La courte scène de *Once Upon A Time...* est construite sur cette idée. L'acteur protège sa réputation, se construit un mythe d'indestructible qui est une fiction. Son style de combat est ridiculisé par la mise en scène de Tarantino, alors qu'il lui rendait hommage dans *Kill Bill : Volume 1* (2003).

Une fois de plus, les personnages secondaires servent à mettre en valeur les personnages masculins blancs. L'humiliation de Bruce Lee prouve la supériorité de Cliff, qui sera démontrée de façon spectaculaire dans le final contre le gang Manson. Le film aurait pu se passer de l'humiliation d'une telle légende, de surcroît unique personnage non blanc du film. Comme l'indique Richard Brody dans le *New Yorker* : « L'hommage de Tarantino à une période de cinéma révolue [...] célèbre la réputation des hommes blancs (et de ceux qui commandent derrière la caméra) aux dépens de tous les autres⁸ ».

C'est finalement la masculinité blanche qui l'emporte dans tous les cas, face aux femmes, face aux hommes non blancs – mais pas n'importe quelle masculinité blanche : « La nostalgie d'un régime spécifique – la suprématie blanche, la destinée manifeste, Hollywood über alles », comme l'écrit J. Hoberman⁹. La masculinité nostalgique des cow-boys sexistes et hostiles à l'émergence d'une contreculture, incarnée ici par les méchants hippies de la secte Manson.

« IL ÉTAIT UNE FOIS »

« *Once Upon A Time... i Hollywood* », le titre du film n'apparaît qu'au cours du générique final. La formule « Il était une fois » se trouvait déjà au début du sixième film de Tarantino, *Inglourious Basterds* (2009), pour avertir le spectateur que le film était une fable, ce qui n'est pas le cas de *Once Upon A Time...* La voix-off commence par décrire l'année 1969 comme une année charnière. Pourtant le film n'a rien à dire à ce sujet. La guerre du Vietnam est réduite à des bribes d'informations à la radio (non sous-titrées dans les VO distribuées en France).

Dans *Inglourious Basterds*, un groupe armé de Juifs américains assassine Hitler. Dans *Django Unchained* (2013), un esclave afro-américain massacre des négriers blancs. Dans *Once Upon A Time...*, un cascadeur et un acteur *has-been* tue un homme et deux femmes sous l'emprise d'un gourou. Ils ne tuent pas Charles Manson, le méchant désigné. Ils tuent les anonymes sous son emprise. Manson fait une apparition furtive devant la maison de Sharon Tate mais n'est pas un personnage central du film. Deux hommes de cinéma prennent leur revanche sur trois « ploucs hippies » qui improvisent une stratégie sous l'effet des drogues et décident « de tuer les gens qui nous ont appris à tuer. Tuons Hollywood ! » Le discours peu crédible des trois personnages dans la voiture stationnée en bas de la rue du futur massacre, est sans doute une provocation destinée aux journalistes qui critiquent la violence des films de Tarantino. Le cinéaste s'est toujours âprement refusé de croire à une quelconque influence du cinéma sur la violence réelle¹⁰. Le discours ridicule des adeptes de Manson évacue les motivations du gourou qui voulait faire croire à un crime commis par des

7 https://www.huffpost.com/entry/once-upon-a-time-in-hollywood-tarantino-behind-the-scenes_n_5d434018e4b0acb57fc97dfa

8 <https://www.newyorker.com/culture/the-front-row/review-quentin-tarantinos-obscenely-regressive-vision-of-the-sixties-in-once-upon-a-time-in-hollywood>

9 <https://www.nybooks.com/daily/2019/08/19/once-upon-a-time-in-tarantinos-hollywood/>

10 <https://www.youtube.com/watch?v=GrSJdy8VjZk>

Afro-Américains pour déclencher une guerre raciale (le projet « Helter Skelter¹¹ »). Tarantino efface ainsi l'argumentaire politique suprématiste peu connu du grand public. Il préfère les décrire comme des « hippies ».

Les membres de la secte de Manson sont réduits à des idiot.es drogué.es, proches des « rednecks » qui peuplent le cinéma américain (quelques hommes entourés d'une myriade de jeunes femmes à peine pubères...). Leur lieu de résidence, le Spahn Ranch, semble fasciner Tarantino car il fut un lieu de tournage de westerns. L'absence du gourou efface également l'emprise qu'il avait sur ses disciples, notamment sur les jeunes femmes. Tarantino ne les présente jamais comme les victimes d'un homme, ce que montrent les analyses récentes¹². Si elles ne sont pas des victimes, leur massacre est donc justifié. Mais le traitement cinématographique de l'homme et des deux femmes massacrés est très différent. Le jeune homme attaqué par le chien de Cliff est filmé à distance, alors que la première femme est propulsée contre le mur, violentée à terre par Cliff pendant de longues minutes en plans rapprochés. La seconde femme est brûlée vive par Rick au lance-flamme, souvenir d'un tournage où il brûlait des Nazis. Le montage multiplie les gros plans des visages défigurés, calcinés des deux femmes. Une fois encore, les rires envahissent la salle de cinéma. La violence contre les femmes est un ressort comique. Elle manifeste la virilité retrouvée des personnages masculins.

Par ailleurs, il n'y a rien de subversif à réécrire l'histoire du terrible massacre de la nuit du 9 août 1969, en prétendant sauver Sharon Tate et ses ami.es par l'intervention de héros fictifs. Certain.es journalistes se sont d'ailleurs offusqué.es à Cannes de cette réécriture qui efface des meurtres terribles et le deuil de victimes réelles. Dans *Inglourious Basterds*, Tarantino tue Hitler mais n'efface

pas les violences à l'encontre des Juifs. Dans *Django Unchained*, il tue les négriers mais n'efface pas les violences à l'encontre des esclaves afro-américains. Tarantino croit sûrement faire plaisir en sauvant Sharon Tate mais cela trahit une fois de plus son arrogance de démiurge. Il explique d'ailleurs en interview qu'il ne voulait pas « demander la permission » à Polanski afin de garder son autorité créative intacte. Ce n'est qu'une fois le scénario terminé que le cinéaste polonais est censé l'avoir lu grâce à un ami commun¹³.

De cette réécriture se dégage finalement un malaisant triomphe nostalgique des hommes blancs, menacés par les femmes, les non-Blancs, les hippies. Tarantino ne propose pas un regard moderne sur cette période et s'enferme au contraire dans une vision passéiste, réactionnaire, lui qui fut salué en début de carrière pour sa modernité. Il raconte une période charnière de l'Histoire du cinéma, la fin de l'âge d'or du Hollywood classique et l'émergence de la contreculture du Nouvel Hollywood et du cinéma indépendant, au sein duquel émerge Tarantino à son tour en 1992 avec *Reservoir Dogs* et jusqu'à son avant-dernier film, *Les 8 salopards* en 2015. *Once Upon A Time...* est son premier film produit et distribué par une major hollywoodienne depuis la fin de sa collaboration avec Harvey Weinstein. Tarantino semble ainsi ridiculiser la contreculture dont il a lui-même profité. Certains critiques prétendent que c'est un film personnel. Lorsque Rick Dalton rencontre la jeune actrice de huit ans, il lui confie sa peur d'être *has-been*. Je ne peux m'empêcher de voir en lui un alter-ego de Tarantino exprimant son insécurité au sein d'une industrie en mutation qui exige une plus grande diversité de représentations et questionne l'hégémonie de l'homme blanc.

Célia Sauvage est docteure en études cinématographiques et audiovisuelles et chargée d'enseignement à Paris III Sorbonne Nouvelle ; elle a publié notamment *Critiquer Quentin Tarantino est-il raisonnable* (Vrin, 2013) et co-écrit avec Adrienne Boutang, *Les Teen Movies* (Vrin, 2011).

11 <https://www.vox.com/2019/8/7/20695284/charles-manson-family-what-is-helter-skelter-explained>

12 <https://www.vox.com/culture/2019/8/8/20757917/manson-girls-explained>

13 <https://deadline.com/2019/07/quentin-tarantino-once-upon-a-time-interview-leonardo-dicaprio-brad-pitt-margot-robbie-star-trek-pulp-fiction-1202647835/>